

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PEDAGOGIQUE, LITTERAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 6 AOUT, 1864.

No. 32.

DES MAISONS D'ÉCOLES. (1)

Dans une *instruction générale* sur les attributions des projets, concernant l'enseignement primaire, Son Exc. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en France, s'exprimait ainsi, en 1854. au sujet des maisons d'école ;

“ Si je compte sur vous pour préparer avec sagacité le recrutement des maîtres futurs. et pour diriger dans une bonne voie les instituteurs et les institutrices de la jeunesse, je n'attends pas moins de votre zèle pour assurer aux uns et aux autres les conditions matérielles de leur établissement. Les maisons d'école, le mobilier de l'enseignement, le logement des instituteurs, *objets de soins même raffinés* chez les nations étrangères, laissent encore beaucoup à désirer chez nous.

“ Les rapports les plus autorisés me représentent les écoles comme étant en bien des lieux, dans le plus fâcheux état : ici, le jour et l'air manquent au point de compromettre la santé des élèves et des maîtres ; là, en dépit des instructions les plus précises, constamment reproduites depuis plus de vingt ans, les dépendances de l'école, bien qu'affectées à l'usage des garçons et des jeunes filles, sont placées hors de toute surveillance ; ailleurs le matériel des classes est insuffisant ou délabré ; ou bien encore l'instituteur ne trouve point à loger sa famille d'une manière suffisante ou supportable.”

Cette sombre description de l'état des maisons d'école en France, à l'époque où feu M. Hippolyte Fortoul écrivait ce qui précède, ne peut-elle pas en 1864, s'appliquer en tous points, et pour le même objet, au Bas-Canada. Et si, au lieu d'être signée : *H. Fortoul*, et d'être adressée aux préfets, cette circulaire portait la signature suivante : *P. J. O. Chauveau*, et était adressée aux inspecteurs d'é-

(1) Voir sur l'*architecture scolaire* une série d'articles publiés dans le 1er vol. du *Journal de l'Instruction publique*, pages 82, 124, 136, 180, 195, 230, et rédigés expressément pour le Bas-Canada, par l'hon. M. Chauveau, surintendant des écoles. MM. les Commissaires y trouveront plusieurs types d'écoles élémentaires, d'écoles-modèles et d'écoles académiques, avec toutes les divisions intérieures.

cole, ne s'y méprendrait-on pas de tout au tout ?

Car il est indéniable que la plus coupable négligence se fait remarquer, en général, dans le Bas-Canada, à l'égard du choix du site des maisons d'école, des matériaux employés à leurs constructions, de leur bonne apparence et des conditions hygiéniques les plus élémentaires.

Pour s'en convaincre, au reste, il n'est pas nécessaire de parcourir toute la côte nord et la côte sud du Saint Laurent ; visitez seulement quelques-unes de ces magnifiques paroisses que baigne voluptueusement le fleuve-roi ; arrêtez-vous un instant dans quelques-uns de ces splendides villages, aux habitations si propres et si gracieuses. Vous serez charmé sans doute, vous serez même ravi de contempler l'aisance et le bon goût des habitants du hameau. Votre vue sera réjouie, votre cœur bondira de contentement.

Mais, voyez-vous près du temple superbe élevé en l'honneur du Dieu trois fois saint, près de ce

Mystérieux asile, où Dieu réconcilie

Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil ! (*)

voyez-vous cette chétive maison que n'entoure point une verte pelouse, qu'aucune enceinte n'a jamais protégée, et que les hirondelles ont toujours fuie ? Voyez-vous cette mousse verdâtre qui la recouvre ? ces planches disjointes qui jadis lui servaient de lambris ? ces châssis autrefois garnis, aujourd'hui veufs de vitres ?

— C'est la prison du district, probablement ?

— Pardon ! c'est la maison d'école du village !

Oui, c'est là, sous ce toit repoussant, dans cette demeure dont l'aspect seule blesse le regard et attriste le cœur, qu'habite l'homme qui, après le prêtre, rend à la société les services les plus considérables ; c'est là qu'une foule d'enfants, espoir et bientôt orgueil de la patrie, viennent apprendre les éléments de la religion et des connaissances humaines.

Nous n'exagérons rien ; notre pinceau ne

(*) Ces deux vers qui renferment une si grande pensée, sont de feu M. Joseph Lenoir.

fait que reproduire, en l'affaiblissant, l'état pitoyable de la grande majorité des maisons d'école de nos paroisses, de nos hameaux et même de nos villes.

Sait-on bien quelle influence pernicieuse un tel état de choses exerce indubitablement sur les progrès et l'avenir de l'éducation ?

Ignore-t-on les sérieux inconvénients qu'entraînent l'insuffisance et l'insalubrité du logement des instituteurs et des élèves ?

Comment peut-on exiger d'un instituteur qu'il s'attache à sa laborieuse profession, s'il n'est pas assuré, de trouver, du moins, après les fatigues de la classe, le modeste bien-être que lui assurerait à lui et à sa famille, une habitation très-simple sans doute, mais décente ?

Quant aux élèves, on peut dire que placés comme ils le sont généralement, dans une salle étroite, mal aérée et souvent mal éclairée, ils en souffrent comme le maître, physiquement intellectuellement et moralement.

Physiquement. Dans son traité de l'*Hygiène du corps et de l'âme*, le Dr. Max-Simon dit ce qui suit :

“ L'air est le pain de la respiration : ce pain-là se respire au lieu de se manger : voilà toute la différence. Je suppose qu'on proposât à un homme de manger du pain, du pain ordinaire, trempé dans des immodices ; à coup sûr il ne le ferait pas, et il aurait raison. Eh ! bien, quand cet homme vit habituellement dans un air souillé d'exhalaisons, il fait exactement ce que je viens de supposer : il s'empoisonne lentement.”

Or, il est excessivement rare de rencontrer des maisons suffisamment spacieuses pour permettre de donner logement à cinquante ou soixante enfants (nombre ordinaire des élèves de chaque école) ; la plupart sont, au contraire, très-basses et très-étroites. Si, néanmoins, on avait l'habitude de se servir, pour renouveler, ou purifier l'air, de certains procédés qu'enseigne la science, comme : employer des ventilateurs, ou verser du vinaigre sur des charbons ardents (en faisant des *fumigations*), le mal ne serait qu'à demi ; mais combien d'instituteurs ont du vinaigre en assez grande quantité pour le jeter ainsi au feu ? Et combien de municipalités sont assez prévoyantes pour placer des ventilateurs dans les maisons d'écoles qu'elles érigent ?

Le résultat décrit par M. le Dr. Simon se produit donc presque toujours : *maître et élèves s'empoisonnent lentement.*

Intellectuellement. Quand une maison d'école est trop petite, trop peu vaste, il est impossible à l'instituteur de diviser ses élèves par groupes et d'employer le mode simultané-mutuel, c'est-à-dire celui que les institu-

teurs qui aiment à faire usage des moyens les plus sûrs et les plus expéditifs pour obtenir du succès dans leur profession, regardent comme le meilleur. Dans une telle école, se servir de tableaux noirs et de cartes géographiques est très-difficile, attendu que les élèves ne peuvent se mettre assez près de ces objets pour en profiter avantageusement. Dans une telle école encore, le maître est obligé de suivre le mode individuel ; et que deviennent alors l'ordre et l'émulation, qui doivent constamment régner dans toute école bien tenue !

Moralement. Y a-t-il quelqu'un de nos lecteurs qui ignore l'immense influence qu'exerce le *physique* sur le *moral* ?

L'énergie, l'activité, la force d'âme, toutes ces mâles vertus, enfin, qui font l'homme de courage, de caractère et de cœur, ne germent point ordinairement chez un enfant que les souffrances minent sourdement, et qu'un poison lent détruit petit à petit, mais avec persistance. Pour démontrer cette proposition, il n'est pas nécessaire d'interroger la science : tous les jours on en a de frappants exemples sous les yeux.

Le séjour habituel dans une maison d'où la propreté est absente, (et combien y a-t-il de maisons d'école où le plancher, les tables, les pupitres, etc., ne sont pas plus ou moins malpropres ?) ne peut qu'avoir aussi une funeste influence sur l'âme, rayonnement de l'éternelle Beauté. Si l'on ajoute de plus que les habitudes, bonnes ou mauvaises, contractées dès l'enfance, se conservent souvent jusque dans la vieillesse, on a lieu d'être éfrayé et attristé des suites inévitables que peut amener et amène, en effet, la négligence à l'égard de la propreté.

Aux inconvénients qui résultent de l'exiguïté du local scolaire (inconvénients qu'il serait trop long d'énumérer tous), s'en ajoute un autre d'une gravité que personne ne méconnaîtra. Il ne convient nullement de placer les enfants très-près les uns des autres : quelques-uns, fiéaux d'une école, s'amuse à taquiner leurs compagnons ; quelques autres, bien mal élevés, font encore pis. Des actes d'immoralité profonde peuvent s'accomplir quelquefois dans une école, grâce au trop grand rapprochement des élèves. Et si l'école est mixte, c'est-à-dire composée de garçons et de filles, le danger que nous ne faisons qu'indiquer légèrement, s'augmente de toute l'intensité que chacun de nos lecteurs comprend aussi bien que nous.

Puisque nous sommes à parler de décence et de moralité, nous toucherons à un autre point, extrêmement prosaïque, il est vrai, mais assurément d'une grande importance.

Dans certaines localités, on n'a pas encore

songé à établir des lieux d'aisance à côté de chaque école. C'est une omission très-grave et très-regrettable. Des lieux d'aisance devaient être, en effet, un complément obligé de toute maison d'école : la decence et la propreté, dont il importe tant de répandre l'habitude dans nos campagnes, en font une impérieuse nécessité. En outre, " lorsque deux écoles, dit M. Rapet, une de garçons et une de filles, se trouvent dans le même local, chaque école doit avoir ses latrines spéciales. Il en est de même dans les écoles qui reçoivent les filles et les garçons : il doit y avoir des latrines distinctes, avec une entrée particulière et séparée pour les enfants de chaque sexe. Ce sont des règles qu'indique le sentiment des bienséances les plus vulgaires, et nous sommes étonné qu'il faille encore aujourd'hui en rappeler l'obligation à certaines paroisses.

Avant de clore cet article sur les maisons d'école et leurs dépendances, nous nous permettrons d'attirer l'attention de *qui de droit* sur l'abus qu'en certains endroits l'on fait des maisons d'école.

Il y a des paroisses où toutes les assemblées, même les assemblées politiques, se tiennent dans la maison d'école. Eh bien ! nous sommes d'avis que cette transformation d'un asile ouvert uniquement à l'étude et à l'enseignement, et où ne doivent retentir que des paroles de paix et des instructions inspirées par la religion et la vertu, en une salle bruyante, où les plus mauvaises passions s'agitent quelquefois, est malheureusement trop propre à compromettre le respect dû aux maisons d'école. On a dit, et avec raison, que l'école est le portique du temple : pour quoi donc serait-il plus permis de profaner le portique que le temple lui-même ?

Espérons que le temps ne sera bientôt plus où l'on se permettra, comme aujourd'hui, d'affecter les maisons d'école à d'autres usages qu'à celui pour lequel elles sont destinées. Espérons aussi que cet appel que nous faisons en faveur des améliorations à introduire dans la construction des maisons d'école, sera pris en sérieuse considération par MM. les commissaires d'école et MM. les inspecteurs. Ces derniers peuvent, par voie de conseil, faire beaucoup pour l'obtention des changements que nous demandons au nom du bien-être de l'instituteur, de la santé et des progrès des élèves, et de l'honneur bien entendu des paroisses.

LOCUTIONS VICIEUSES

AVEC LA CORRECTION.

D.

DANS. Les souliers que j'ai *dans* les pieds. Dites : que j'ai *aux* pieds.

DARTE. Prononcez et écrivez *dartre*.

DAVANTAGE. On a *davantage* de plaisir à la campagne qu'à la ville. On doit dire : On a *plus* de plaisir. *Davantage* n'ayant point de régime ne peut s'employer pour *plus*. ni pour *le plus*. Ce mot doit toujours terminer la phrase. Exemple : Je *l'en aime davantage*. *Plus* et *davantage* ne s'emploient point l'un pour l'autre et *davantage* ne doit jamais être suivi de la conjonction *que*. Exemple : De tous ces fruits, la poire est celui qui me plaît *davantage*. Dites : qui me plaît *le plus*.

DÉCAMPER. Les ennemis sont *décampés hier*. On doit dire : Les ennemis, les troupes *ont décampé* hier. Règle : Les verbes neutres, dans leurs temps composés, prennent pour auxiliaire le verbe *être* quand avant le participe passé on peut supposer un *substantif*, et quand ce participe peut se mettre au féminin. Exemple : Je *suis tombé*, je *suis partie*.

Ces deux verbes doivent prendre l'auxiliaire *être* parcequ'on dit : un *homme tombé*, une *femme partie*.

Les verbes neutres dans leurs temps composés, prennent l'auxiliaire *avoir* quand, avant le participe passé, on ne peut supposer un *substantif*, et que ce participe est invariable. Exemple : J'ai *dormi*, j'ai *trionphé*. On ne peut pas dire : une *femme dormie*, un *homme triomphé*.

DÉCHIRER. La douleur me *déchire* les entrailles. Cette locution est fautive, la douleur peut bien *déchirer* le cœur et *affliger* l'âme moralement ; mais elle ne peut *déchirer* les entrailles.

DÉCOMMANDER. J'ai *décommandé* mes marchandises. On doit dire : J'ai *contremandé*.

DEDANS ET DEHORS. *Dedans* ma chambre, *dehors* les murs. Dites : *Dans* ma chambre. *hors* des murs.

Dedans et *dehors* sont adverbess et ne s'emploient plus comme préposition.

Corneille a fait de ces mots deux substantifs dans ces vers.

Et quoique le dehors soit sans émotion,

Le dedans n'est que trouble et sédition.

Mais Voltaire dans ses *remarques sur Corneille*, dit : que le *deshors* et le *dedans* ne sont pas du style noble. Il faut employer ces mots dans un sens absolu. Exemple : Êtes-vous *deshors* ? non, je suis *dedans*. Il faut distinguer entre *hors* et *deshors*. *Hors* est toujours préposition et *deshors* toujours adverbe : Nul n'aura d'esprit *hors* nous et nos amis.

DÉGAINE. (Expression populaire). Voyez *quelle dégaîne* a cette femme. Dites : *quel air*, *quelle mise* a cette femme.

DÉGRISER. Cet ivrogne ne *dégrise* jamais, n'est jamais *dégrisé*. Dites : cet homme ne *désenivre* jamais, n'est jamais *désenivré*.

DÉJEUNER. *Dinant*, *dinatoire*, Dites : *dé-*

jeuner-d'ner. C'est-à-dire quand un déjeuner tient lieu de dîner.

DÉLICE ET DELICES. C'est pour moi une *grande délice*. Dites : c'est pour moi un *grand délice*.

L'étude fait mes plus *grands délices*. Dites : l'étude fait mes plus *grandes délices*. Ce mot est masculin au singulier et féminin au pluriel.

DÉLURÉ. (pop.) C'est un jeune homme *déluré*. Il faut dire : C'est un jeune homme *dégoûlé*.

DÉMAIN. J'irai *demain au soir*. Cette expression est reçue ; mais on ne doit point faire sonner le n sur la voyelle a parce que le n a le son nasal. Prononcez : *demain au soir*.

DEMANDER. On demande *après vous*. Dites : on *vous demande*. On demande quelqu'un et on n'après quelqu'un.

DEMEURER. Il a tout vendu : il ne lui *est rien demeuré* de tant de biens. Règle : Lorsque demeurer signifie rester, il se conjugue avec l'auxiliaire être.

Dans son vrai sens, *demeurer* se dit par rapport au lieu où l'on habite. Exemple : *Je demeure à la ville, à la campagne*. Il ne faut pas confondre ce mot avec le verbe *loger* qui se dit par rapport à la maison que l'on occupe. Exemple : *Je loge à l'hôtel de France, ou bien je loge en hôtel garni*.

DENTS. Cet enfant *fait ses dents*. Dites : *Les dents percent* à cet enfant, les dents *lui viennent*.

DENTURE. Cette demoiselle a une belle *denture*. Dites : une belle denture.

DEPERSUADER. Je voudrais les *dépersuader*. Dites : les *dissuader*.

DERNIER-A-DIEU. J'ai donné au portier le *dernier à Dieu*. Dites : J'ai donné le *denier à Dieu*.

DESCENDRE. *Des.endez en bas ; descendez à la cave*. On doit dire : *allez en bas, allez à la cave*.

Descendre. *j'ai descendu et je suis descendu*. Ce verbe prend les deux auxiliaires *avoir* et *être*. L'académie ne s'est pas expliquée à cet égard dans son dictionnaire. Mais les grammairiens nous disent que *descendre* suivi d'un régime direct prend l'auxiliaire *avoir*. Exemple : *Il a descendu la montagne* ; et que *descendre* sans régime ou suivi d'un régime indirect prend l'auxiliaire *être*. Exemple : le ballon est *descendu* ; elles sont *descendues de leur char*.

DÉSERS, DESIR. Quelques personnes, particulièrement les auteurs qui ne font point autorité, prononcent ces deux mots sans accent aigu. C'est une faute. Prononcez ; *dézert, desir*.

DÉSORCELÉ. Dites : *désensorcelé*.

LA CAROTTE D'OR.

La veille du fatal incendie qui dévasta la ville de Hambourg, s'élevait encore, à l'entrée de la belle promenade du Jungferstieg, une petite maison blanche, toute coquette à l'enseigne de la *Carotte-d'Or*. C'était en 1835, un magasin de tabac des plus achalandés. Son propriétaire, M. Repsold avait déjà passé la quarantaine ; veuf depuis quinze ans, et possesseur d'une honnête aisance, il ne vivait plus que pour un fils unique en qui reposait tout son orgueil paternel. Le jeune Albert voyageait en Angleterre pour perfectionner ses études commerciales. M. Repsold souffrait beaucoup du vide que cette absence créait autour de lui. Le vieux Gleim, son commis et son factotum de vieille date était seul là pour le distraire. Depuis quelques semaines Albert n'avait pas écrit, et pourtant son retour devait approcher.

Un soir, en descendant du Jungferstieg, M. Repsold trouve une lettre sur son bureau. Il l'ouvre en tremblant, la parcourt d'un oeil inquiet, et, dès les premières lignes, s'affaisse comme frappé de la foudre, dans son vieux fauteuil de cuir. Le fidèle Gleim accourt, et tombe à genoux, à côté de son patron désolé, qui lui tendait la lettre sans pouvoir prononcer une parole. Ce cruel message, adressé par un correspondant de Copenhague, annonçait que le trois-mâts, le *Léopard*, de Hambourg, venait de se perdre, corps et bien, dans la mer du Nord. Albert Repsold faisait, dit-on, partie des passagers. Le brave Gleim mit tout en œuvre pour calmer le désespoir de son patron. Il imagina toutes sortes de bonnes raisons pour supposer que le jeune Albert pouvait bien n'avoir point repris passage sur ce navire. M. Repsold retrouva dans cette idée un peu de courage ; il fit écrire de tous côtés pour tâcher d'obtenir quelques détails certains à propos de cet affreux sinistre. Ces renseignements apprirent que cinq personnes seulement avaient pu se sauver, entre autres un jeune Allemand dont on ne savait pas le nom. M. Repsold, bourrelé d'inquiétudes, n'avait pas, néanmoins, perdu tout espoir, lorsqu'un jour, après deux mois d'attente, un matelot se présenta chez lui, pour lui raconter le naufrage du *Léopard* et la mort probable d'Albert, qui, après avoir longtemps lutté contre les flots, sentant ses forces s'évanouir, lui avait confié une boîte de fer-blanc renfermant des valeurs importantes, et avait disparu sous une vague effroyable. Le récit de cet homme porta un coup mortel au vieux négociant, qui mourut huit jours après dans les bras de Gleim, sans avoir pu assurer, par testament, un morceau de pain à la famille de son brave commis.

La succession de M. Repsold était considérable. Les héritiers procédèrent, en vrais vautours, à l'inventaire de ses biens, et se les partagèrent gloutonnement. L'honnête Gleim fut congédié, et les secours que le défunt faisait distribuer chaque semaine aux indigents de son quartier, furent également supprimés. La presque totalité de l'héritage, y compris la maison blanche du Jungferstieg, échut à un M. Grüner, espèce d'agent d'affaires à allures équivoques, sot et prodigue, qui jugea trop au-dessous de lui de continuer le commerce. Il se hâta de réaliser à perte le montant des marchandises, et fit construire une habitation somptueuse. A peine y fut-il installé, qu'il fit inviter tous ses cohéritiers à un banquet que devait suivre un bal superbe. M. Grüner, qui avait cru ne pouvoir se dispenser d'ajouter à son nom la particule aristocratique, avait signé de Grüner ses lettres d'invitation. Il prit, avec sa femme, de grands airs de dignité pour faire les honneurs du logis. Mlle Ida, leur fille unique, cherchait à imiter les gestes des dames de haute volée, mais sans y réussir mieux que sa mère.

Le bal fut suspendu vers minuit, pour offrir à la société une collation délicate. Dans le premier moment de silence qui suivit l'agitation des danseurs, Mme de Grüner poussa tout à coup un cri d'effroi.—Tous les regards se tournent vers la porte du salon, dont les deux battants viennent de s'ouvrir. . .

Albert Repsold, en grand deuil, pâle, échevelé, s'avance à pas lents au milieu du cercle, sans proférer une parole, et promène ses regards glacés sur les groupes, qui reculent devant lui. Est ce un songe? est-ce bien là Albert Repsold, le naufragé du *Léopard*, ou n'est ce que son fantôme? . . .—Les conviés étaient stupéfaits; ils s'esquivèrent de tous côtés; M. de Grüner tomba sur un divan; Mme et Mlle de Grüner s'évanouirent avec une grâce parfaite.

II.

Albert, dans la nuit affreuse qui vit sombrer le *Léopard*, était parvenu à s'accrocher à une pièce de bois sur laquelle, poussé par le vent et les vagues, il fit plusieurs milles à la dérive. Quand le calme et le jour furent revenus, il ne vit, au loin, que le ciel et l'eau, et passa toute cette journée à la merci des flots, sans nourriture, et perdant ses forces d'heure en heure. Vers le soir, il se sentait épuisé, et déjà il adressait à Dieu sa dernière prière avant de mourir, lorsqu'il crut entrevoir la haute et blanche voile d'un navire éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, et qui semblait approcher graduellement. Une heure après, Albert était recueilli à bord d'un brick danois qui faisait

voile pour les Etats-Unis. Le commandant du navire n'eut pas de peine à juger, d'après les manières et le langage du jeune Repsold, qu'il devait accorder à ce nouveau passager tous les égards possibles. Comme il n'avait point le temps d'aller toucher terre, il annonça au jeune Albert qu'il lui faudrait faire le voyage des Etats-Unis, à moins qu'on ne rencontrât sur la route quelque vaisseau anglais cinglant vers l'Europe, et qui consentit à le prendre à son bord. Albert souffrit beaucoup de cette nécessité, car il pensait que, si le matelot auquel il avait confié sa boîte était arrivé à terre, son père ne tarderait pas à croire sa mort certaine. Il fallut pourtant qu'il se résignât. Le brick danois trouva dans le port de New-York un bateau à vapeur anglais qui allait lever l'ancre. Le capitaine danois recommanda son protégé, pour lequel il avait déjà conçu une véritable amitié. Cette seconde traversée fut heureuse. Albert, débarqué à Londres, courut chez le correspondant de son père, qui lui apprit la mort de M. Repsold. Après quelques jours consacrés à la douleur, il prit passage sur un paquebot pour revenir à Hambourg.

Le pauvre orphelin s'attendait à trouver encore la maison de son père plongée dans le deuil. Il y arriva de nuit, et ne pouvait comprendre qu'une habitation de luxe l'eût sitôt remplacée. L'aspect des fenêtres illuminées lui serra le cœur. Cependant il entra, passa devant des valets inconnus, qui ne songèrent ni à l'arrêter, ni à lui demander son nom. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'au milieu du bal. Le tumulte d'une fête, là où il s'attendait à trouver une tristesse religieuse, révolta son âme; une espèce de commotion cérébrale l'empêcha de remarquer l'effet qu'avait produit son entrée, et il se jeta, comme un fou, hors de la maison, en criant d'une voix lamentable: " Mon père! mon père! "

Le lendemain de cette scène, après une nuit d'angoisses et d'insomnie, il se rendit au cimetière pour y chercher la tombe de son père.—" Vous cherchez la fosse de M. Repsold, lui dit le gardien des morts; venez, elle n'est pas loin, mais seul vous ne la trouveriez jamais; ses héritiers n'y ont pas fait mettre une simple pierre."

Albert s'assit, en pleurant, le gardien. Il trouva la fosse jonchée de gazon vert et ornée de touffes de pervenche, qui paraissaient cultivées avec un soin de chaque jour. " Ah! monsieur, s'écria le gardien, tandis qu'Albert s'agenouillait pour prier, il y a ici une brave enfant qui n'a pas oublié le digne M. Repsold, c'est la fille du vieux Gleim, Mlle Louise; elle souffrait tant de ne pas voir sur cette fosse le moindre souvenir pieux. Si nous étions riches, me dit-elle souvent; car elle

vient ici deux fois par jour, M. Repsold aurait la plus belle tombe du cimetière; c'est elle qui a planté ces pervenches; et, tenez, monsieur, il y a loin d'ici jusqu'à l'Elbe que vous voyez là-bas, derrière ces peupliers, et cependant Mlle Louise va chaque jour y puiser de l'eau pour arroser ses fleurs. Depuis bien longtemps, c'est la seule chose qui m'ait touché le cœur. On voit beaucoup de gens visiter leurs amis, tant qu'ils eurent y trouver quelque profit; mais, à présent, la famille Gleim n'a plus rien à attendre de M. Repsold; si, du moins, son fils existait, il n'eût pas chassé le père Gleim, comme on fait les héritiers. Et puis, un malheur n'arrive jamais seul: le brave Gleim avait placé ses épargnes chez son patron; mais les héritiers ont trouvé le moyen de tout lui faire perdre. Enfin, cette pauvre famille n'a plus d'autre ressource que le travail de Mlle Louise. La vue du père s'est affaiblie par les chagrins; la vieille mère a une maladie de langueur. Mlle Louise est l'ange sauveur de tant de vertu et de misère."

Albert, attendri, cueillit une pervenche et la cacha dans son sein; puis il s'achemina vers la demeure de Gleim, à l'extrémité du faubourg Saint-Georges. Son arrivée inattendue produisit un effet magique. "Mon Dieu! s'écriait le vieux commis, je vous rends grâce! vous avez ramené le jeune orphelin dans ses foyers! je n'ai plus rien à désirer." Il fournit au fils de M. Repsold tous les détails concernant le partage que s'étaient fait les héritiers; puis Albert se retira, en promettant à la pauvre famille de lui donner bientôt de ses nouvelles.

III.

Après la malheureuse issue du bal, M. et Mme de Grüner, Mlle Ida et une vieille tante dont on vantait la prudence, avait passé le reste de la nuit à tenir conseil sur l'avenir qui les menaçait.—"S'il faut rendre intégralement ma part de la succession, disait M. de Grüner, je serai ruiné, car nous avons déjà fait une large brèche au capital."—"Ciel! ajoutait sa femme, vendre notre voiture! me voir forcée d'aller à pied comme les gens du commun! mais, monsieur, vous ne sentez donc pas que c'est impossible?"—"Mlle Ida, les larmes aux yeux, regardait un superbe collier passé à son cou:—"Ah! disait-elle, faut-il renoncer à mes parures? Oh! non; je suis sûre que, par galanterie, par délicatesse, M. Albert ne voudra pas m'ôter les bijoux qui me viennent de sa mère."—"Sottis, reprit aigrement M. de Grüner, peux-tu t'abuser ainsi? Adieu, bijoux, maison, fêtes, fortune. Ce n'était qu'un rêve!..."

—"Peut-être! s'écria la vieille tante, je

sais un expédient; un mariage peut tout arranger. Ida épousera M. Repsold. C'est un coup de diplomatie: laissez-moi faire!"

Mme de Grüner hochait la tête.—Albert, dit-elle, ne voudra pas d'une fille sans dot.—Que cela ne vous inquiète pas, maman, reprit Mlle Ida, je veux qu'avant quinze jours, M. Albert soit à mes pieds. C'est dimanche qu'il ait des manières un peu gothiques; nous tâcherons de le former. Il fera peut-être un mari un peu triste; mais je garderai toujours mes diamants, et nous aurons toujours voiture!"

—Et puis, ajouta M. de Grüner, je veux qu'il s'appelle M. DE Repsold. Cela sonne mieux à l'oreille.

Tous quatre demeurèrent d'accord pour s'exouser du singulier accueil fait à Albert, sur la terreur qu'avait inspirée son apparition soudaine. On résolut de feindre une joie extrême et d'accabler de caresses le malencontreux ressuscité. M. de Grüner décida aussitôt qu'on organiserait une fête plus brillante que la première, sous le prétexte de célébrer son retour. Le lendemain, ils en causaient encore, quand Albert se fit annoncer. Chacun joua son rôle de son mieux. L'invitation fut faite dans les règles et avec une foule de minauderies. Albert accepta, mais il voulut ajourner la date de cette réunion. Il se réserva aussi le droit d'amener quelques convives;—et je veux, ajouta-t-il, ajouter à cette fête de famille, une autre fête qui sera celle de mon cœur, et qui fixera le bonheur de ma vie. A ces mots, Ida se retourna vers sa tante, et son regard de malicieuse finesse semblait dire:—Avez-vous compris?

Ce jour, si vivement attendu par la famille de Grüner, arriva enfin.

Dans l'après-dînée, Albert retourna chez le vieux Gleim. Le père et la mère se portaient presque bien. Il faisait un ciel superbe. Albert leur proposa de faire un tour de promenade avec Louise, au bord de l'Elbe; la jeune fille était pleine de charmes avec sa robe toute simple de coton rayé.

On passa devant le cimetière; Albert proposait d'y entrer.—"Nous prions un moment sur la tombe de mon père." Louise pensa aux pervenches; elle rougit et baissa les yeux. Albert feignit de ne rien remarquer. En approchant de la fosse il se découvrit, et contempla en silence les petites fleurs qui émaillaient le gazon.—Mademoiselle, dit-il à Louise d'une voix émue, la première consolation que mon cœur a goûtée depuis mon retour, c'est la vue de ces fleurs dont vous avez paré la tombe de mon père; merci du pieux attachement dont vous honorez sa mémoire; s'il vivait encore, je vous aurais me-

née à lui, je lui aurais dit :—Mon père, cette jeune fille est simple et douce, vous l'avez vu élever, bénissez notre union!—Maintenant, hélas! que je n'ai plus de père, je viens sur sa tombe vous demander à Dieu. Voulez-vous, Louise, que votre famille devienne la mienne?"

Le vieux Gleim ne pouvait trouver une parole pour exprimer ce qu'il sentait. Louise pâlit lorsqu'Albert lui offrit la main; elle s'appuya presque défaillante sur sa mère qui dit timidement au jeune homme :—Mais, monsieur, vous êtes riche, et vous oubliez que ma pauvre enfant n'a rien...—Elle a son cœur, répondit Albert, et cueillant les pervenches qu'il mit en bouquet dans les cheveux de la jeune fille, il ajouta... "Voici sa plus belle dot, et son bouquet nuptial : ombres de mon père et de ma mère, recevez, devant Dieu, mon serment de la rendre heureuse!.."

Louise, les yeux voilés de pleurs, sentit sur son front le premier baiser d'Albert, et les anges gardiens des fiancés sourirent de sa rougeur virginale.

Albert emmena aussitôt la famille Gleim chez M. de Gruner.—J'y suis attendu, dit-il; c'est bien malgré moi que j'empoisonne cette journée de pur bonheur par le contact de gens si dignes de mépris; mais j'ai donné ma parole, et je veux que vous ne me quittiez plus..

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, Louise s'appuyait sur le bras d'Albert; cette apparition, et la simple toilette de la jeune fille frappèrent de stupeur toute la société.—"Que veulent ces gens-là? murmura M. de Gruner. Ils auront apitoyé M. de Repsold sur leur prétendue misère; si seulement j'avais eu l'idée de jeter à ce vieux Gleim un os à ronger, je m'en serais débarrassé pour longtemps.—Amener ici une fille de rien, c'est par trop fort, s'écria dans un coin Mlle. Ida, suffoqué de dépit.—Mais, voyez-vous, grommelait tout bas la tante, n'est-elle point planté là, comme si elle attendait l'aumône?"

—Cependant il fallait dissimuler; la tante fit à Louise un salut diplomatique presque bienveillant. Ida, blême de fureur, la tête chargée de plume, ombragée d'une toque brodée en paillettes d'argent, s'avança avec un air de pitié hautaine vers la pauvre Louise qui était toute interdite, et dont la main tremblait dans la main d'Albert. La position devenait critique, M. de Gruner prit la parole :—Je n'ignore pas, dit-il, mon cher monsieur Albert, ce qui vous a engagé à conduire ici ces bonnes gens. Nous avons eu quelques difficultés au sujet des comptes de feu M. votre père; du reste Gleim est un homme honorable, et vraiment je l'estime beaucoup. Si vous voulez, je vais, pour rendre la fête

complète, lui donner décharge de toute arriéré possible..."

—C'est bon, dit Albert, l'affaire de Gleim me regarde, et je lui rendrai moi-même toute justice. Ce n'est point là le motif qui m'a fait vous amener cette noble et intéressante famille. Nous venons de visiter tous ensemble le tombeau de mon père..."

—Ah! oui, s'écria M. de Gruner qui changea de couleur et faillit perdre contenance; et moi, je suis confus de n'avoir pu encore faire exécuter le superbe mausolée dont j'avais arrêté les dessins. Quel plaisir j'aurais éprouvé, en vous montrant, à vous, le digne fils du plus estimable des hommes, comment je savais honorer sa mémoire:... mais les ouvriers sont si lents!..."—"Nous voudrions bien, ajouta Mlle Ida, que ce monument fût achevé. Nous aimions tant M. Repsold! Il y a deux jours que je visitais encore sa tombe, et j'y ai longtemps pleuré."

A ces derniers mots, prononcés d'un ton larmoyant, Mlle Ida se couvrit les yeux avec un mouchoir de fine batiste, tout imprégné d'essence de Portugal.

Tant d'hypocrisie fit horreur au jeune homme.—Eh bien, mademoiselle, dit-il, avec une amère ironie, puisqu'il y a deux jours que vous avez visité la tombe de mon père, comment trouvez-vous le petit monument qu'elle porte déjà? qu'en dites-vous? Je serais charmé d'avoir votre avis?"

Mademoiselle Ida rougit, pâlit, et balbutia des phrases sans suite.

Un morne silence régnait dans le salon. Les groupes, muets attendaient le dénouement de cette scène étrange. La vieille tante se torturait l'esprit, pour déguiser, s'il était possible, le mensonge de Mlle de Gruner. Mais ne put que se dire à elle-même :—Cet homme est fait pour mettre le trouble partout. Dernièrement, sa brusque arrivée nous a fait voir la mort en chair et en os; ce soir, voilà qu'il revient du cimetière, traînant à sa remorque trois véritables fantômes."

Cependant, pour aider sa nièce à sortir d'embarras.—Mon enfant, lui dit-elle, il me semble que tu te trompes: tu voulais dire sans doute que tu a visité la sépulture de M. Repsold avant que monsieur son fils y eût fait élever un monument."

—Non, madame, reprit Albert, vous vous trompez vous-même, et, certes, bien volontairement; personne de votre famille n'a mis le pied au cimetière; des gens enrichis de la fortune de mon père ont ainsi dépassé toutes les bornes d'une odieuse ingratitude. Quant à vous, mademoiselle, poursuivit-il en se tournant vers Ida, je ne relèverai pas ce que vous venez de dire; mais s'avez-vous qu'un mauvais cœur se décode toujours aux

traits du visage.—Je reconnais ici d'anciens amis de mon père, je les remercie de la part qu'ils sont venus prendre à mon retour inespéré, et de s'être réunis pour la fête qu'on voulait me donner. Cette soirée m'est bien chère, puisqu'elle éclaire mes fiançailles. Permettez-moi de vous présenter ma future épouse, mademoiselle Louise Gleim, la fille du vieux commis de mon père."

La foudre tombant au milieu de la salle n'eût pas produit un effet plus terrible. M. et Mme de Gruner devinrent pâles comme la mort. Ida fondit en larmes, et la tante elle-même ne put cacher son désappointement.

—“ Mon choix, continua le jeune Repsold, cause ici, je le vois, quelque surprise. Tout autre que moi, fasciné par les dehors séduisants de mademoiselle Ida, eût pu faillir dans la résolution que je viens de vous annoncer. Mais moi, je fais peu de cas de la toilette et du clinquant; les petites pervenches qui fleurissent dans les cheveux de Louise, ont plus de prix, à mes yeux, qu'un bandeau de pierreries. Cette main que je presse dans la mienne, avait couvert de fleurs la place où repose mon père; ce fut le seul hommage rendu à sa mémoire durant ma trop longue absence. Louise a nourri par son travail ses vieux parents, chassés de notre maison par d'avidés héritiers. La pauvreté n'a point terni la noblesse de son cœur.—Dieu bénit en elle, aujourd'hui, la piété filiale unie au souvenir des bienfaits.”

Tout le monde, hors la famille de Gruner, applaudit au choix d'Albert Repsold, qui rentra bientôt légalement en possession de son bien.

M. et Mme. de Gruner ont abdicqué forcément l'orgueilleuse particule. Le mari a repris ce qu'il nomme les affaires, et cherche des dupes; la femme rêve pour son Ida un parti brillant qu'elle attendra longtemps. La tante, qu'ils importunaient de leurs jérémiades, cesse de les voir, et s'est faite dévote.

La maison blanche du Jungferstieg, détruite par l'incendie de Hambourg, s'est relevée de ses ruines comme par enchantement. Le vieux Gleim y était rentré comme associé d'Albert Repsold. Il a rajeuni de vingt ans.

Albert est toujours amoureux de sa femme. Si jamais cher lecteur, vous passez à Hambourg, n'oubliez pas les cigares havanais de la *Carotte d'or*. Vous jouirez, par-dessus le marché, du doux aspect d'un heureux ménage. Madame Louise Repsold est la plus jolie femme de Hambourg.—P. CHRISTIAN.

LE VISAGE D'EMPRUNT.—Un officier en retraite avait une très-modique pension tout-à-fait insuffisante pour le faire vivre; néanmoins cet officier était gros et gras à merveille.

Comme il était mal dans ses affaires et pressé de payer son traicteur, il saisit une occasion où le roi passait par la ville qu'il habitait pour lui présenter un placet, afin d'obtenir une augmentation de pension... lui disant en même temps qu'il mourait de faim. Le roi surpris de voir cet homme gros, gras et vermeil, lui répliqua: Comment! avec cette figure de prospérité, tu te dis mourir de faim. —Ah sire! ne vous y trompez pas, ce visage ne m'appartient nullement, il est à mon hôte qui me fait crédit depuis longtemps. Cette plaisante réplique fit rire le roi aux éclats, et obtint à son auteur un supplément de traitement.

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada. D'après le *Globe* de Toronto, M. Angus Morrisson aura pour opposant, dans le comté de Niagara, M. S. J. J. Brown, riche fermier du township de Niagara. Le colonel Haultain paraît être décidé à briguer les suffrages des électeurs du comté de Peterborough, dont le représentant, M. Conger vient de mourir. On dit aussi que l'hon. M. Sidney Smith se présente comme candidat au même comté.

Un incendie a détruit la prison du district de Terrebonne, à St. Scholastique, et trois prisonnières ont perdu la vie dans les flammes.

ETATS-UNIS.

Grant a attaqué Petersbourg en faisant mettre le feu à une mine profonde qui avait été pratiquée sous les ouvrages du dehors qui protégeaient les assiégés. 250 hommes d'un régiment de la Caroline du Sud ont été engloutis sous les décombres. Les Fédéraux s'emparèrent de la première ligne des ouvrages sans rencontrer trop de résistance, mais ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent reçus par un feu qui les décimait effroyablement; ils furent repoussés et un grand nombre faits prisonniers.

Les pertes du Nord sont estimées à 2500 hommes.

EUROPE.

France. — Le gouvernement français a adressé une circulaire aux différents pouvoirs, les invitant à prendre part dans le congrès international, qui doit se tenir l'automne prochain, pour régler la communication télégraphique en Europe.

Le roi des Belges est arrivé le 20 juillet à Paris et a visité l'empereur à St. Cloud.

Italie. — Garibaldi a laissé Ischia pour Caprera le 19, apparemment pour cause de mauvaise santé.

Danemark. — Le blocus danois des ports allemands a été levé le 21 juillet.